

té, mais également parce qu'il se sait psychologiquement impuissant à y donner droit.

Entre-temps, la revendication de la population noire devient de jour en jour plus forte, plus assurée. Après la chute de Marcello Caetano, la libération de l'Angola et du Mozambique, les transformations profondes qui s'annoncent en Rhodésie (Zimbabwe) et dans le Sud-Ouest africain (Namibie), le peuple noir d'Afrique du Sud sait que le jour de sa propre libération approche.

Quand la pression se fera trop forte, les leaders blancs d'Afrique du Sud devront admettre le bien-fondé des arguments de Paton, de Woods et de Qoboza, tout comme les dirigeants blancs de la Rhodésie ont dû, à contre-cœur, accepter des réalités semblables dans leur propre pays. La suppression des voix modérées comme celles de Woods et de Qoboza augmente cependant le danger de voir se réaliser la prophétie de Qoboza: lorsque les Blancs seront prêts à dialoguer, il n'y aura plus d'interlocuteurs. Il sera trop tard pour négocier, la guerre civile éclatera.

Le Liban, un an après. . .

par André Liebich

Plus d'un an après les accords de Ryad et de Chtaura qui mirent fin aux combats sur la plus grande partie du territoire libanais, on cherche en vain à dégager les traits définitifs d'un nouveau Liban. Certes, on est frappé par le nouveau visage, à la fois contradictoire et incongru, que la capitale libanaise présente au monde – l'animation de certains quartiers résidentiels et populaires s'oppose aux ruines silencieuses du centre-ville ou d'autres zones de combat. Le commerce de détail, vif et varié, reprend progressivement mais à partir d'échoppes improvisées le long des grands axes de communication. Des «squatters» un peu perdus dans les appartements de luxe où ils se sont réfugiés, bousculent leurs voisins plus aisés mais fort mal à l'aise. A l'ombre des décombres noircies de l'hôtel Saint-Georges, le Yacht Club offre la vision d'un univers serein. Cependant, sur le plan politique on constate que le Liban s'est installé dans le provisoire, figé dans l'attente de dénouements qui, pour la plupart, échappent largement à son contrôle.

La tutelle syrienne

Si l'on peut discerner une première constante dans la vie libanaise d'aujourd'hui,

André Liebich a fait ses études à l'Université McGill, à St Antony's College (Oxford) et à l'Université Harvard dont il détient une maîtrise en études soviétiques et un Ph.D. en science politique. Depuis 1973 il est professeur au Département de science politique de l'Université du Québec à Montréal où il est également directeur de la section pan-européenne du Centre québécois des relations internationales. Il a effectué de nombreux séjours au Liban dont le dernier remonte au mois d'août 1977. L'article ci-contre n'engage que l'auteur.

c'est la présence massive de la Syrie. Cette présence se perçoit dans la vie quotidienne: on ne peut faire plus de quelques kilomètres de chemin et, dans certains secteurs de Beyrouth, à peine plus de quelques centaines de mètres sans se heurter à un poste de contrôle de la Force arabe de dissuasion. Bien que formellement internationale – elle comporte aussi des contingents séoudiens, yéménites (Nord et Sud) et des Émirats arabes unis – et limitée à un maximum de trente mille hommes, l'écrasante majorité des soldats de la Force arabe de dissuasion est syrienne; quant au nombre réel de troupes, il demeure un sujet de spéculation.

Sur le plan politique, l'emprise syrienne est tout aussi visible. La politique libanaise présente un caractère triangulaire fort curieux. En effet, les dirigeants libanais des divers camps se parlent par syrien interposé. Ainsi, la politique du Liban se réduit aux pèlerinages à Damas. D'ailleurs, toutes les factions en jeu s'accommodent, avec plus ou moins de réticence, à cette médiation. Les quelques opposants initiaux ont disparu de la scène politique: Kamal Joublatt, chef féodal des Druzes et leader de la gauche libanaise est mort dans un attentat; le «Doyen» Raymond Eddé, leader chrétien du «Bloc National» et principal concurrent d'Elias Sarkis à la présidence, est en exil à Paris d'où il exerce une influence morale d'ailleurs déclinante. Les adversaires potentiels de l'occupation syrienne demeurent sous surveillance étroite et certains d'entre eux, comme le lieutenant Ahmed Khatib, commandant de l'éphémère Armée du Liban arabe, se retrouvent sous bonne garde en Syrie.

Tous les belligérants libanais de la guerre civile reconnaissent donc le caractère inévitable de l'occupation militaire syrienne. Certains lui concèdent même le mérite d'avoir réussi à arrêter la recrudescence